

L'irrégularité de la déchirure : Combat; God is a Dog; Les 9 mardis de Patrick Carpentier

Un texte de Jean Perret ; catalogue Visions du réel, Nyon 2006

Ce triptyque nommé **L'Irrégularité de la déchirure** révèle la sensibilité d'un cinéaste qui met à l'épreuve d'images intimes, de journaux de voyages et de mises en scènes fictionnelles les souvenirs de son enfance, de ses émois amoureux, de ses émotions et chagrins. Espèce de ciné-journal engagé dès fin 2002, tourné d'abord en Super 8, dont le grain, le tremblé, le flou n'a pas de pareil, puis en vidéo, il est nourri tant d'un désir de témoignage à caractère éminemment autobiographique, de la volonté documentaire de rendre compte de la réalité de situations, que de l'ambition de donner corps à un imaginaire que la fiction est à même de prendre en charge.

Point commun de ces trois films réalisés entre 2004 et 2006, le recours à la voix off dont il faut bien chercher à qualifier le timbre et le ton. Elle est paradoxalement apaisée, alors même qu'elle évoque des moments parfois d'intenses émotions. C'est le passage par l'exigence d'écriture qui en fonde l'assurance sereine (on est loin ici d'un exercice d'improvisation, avec ses aléas, hésitations et approximations). C'est la fragile densité de cette voix qui fait impression, qui relève du chuchotement, du 'sotto voce', et qui devient même parfois inaudible en se mêlant à des bruits alentour. Récurrente dans les trois films, elle invite à tendre l'oreille et à lui accorder toute son attention. Cette voix si particulière dans l'univers de Patrick Carpentier est sa façon de s'assurer la complicité du spectateur, en lui laissant entendre que c'est à lui seul qu'elle s'adresse. **Combat** nous transporte au coeur de l'affrontement archaïque des hommes qui s'adonnent pour le plaisir de la souffrance et de la jouissance, indissociablement liées, à une lutte violente de séduction et de mise à mort. D'une autoroute (et des toilettes d'un garage où ils s'enlacent) à des sentiers dans une grande forêt à la dimension mythologique, deux hommes, l'un plus jeune que l'autre, s'aiment et se battent dans un même élan de possession. Une voix, off toujours, évoque des sentiments impudiques, des fantasmes inavouables, qui donnent la mesure des pulsions secrètes et farouches de la lutte. Fourbus, les hommes vont renaître l'un à l'autre. Le cauchemar se transforme en rêve heureux et l'on se prend à imaginer que tout ce combat n'a jamais eu lieu, sinon dans leur imagination, au cours de leurs étreintes et après elles, quand dans le grand lit aux draps blancs ils sont étendus, immobiles, dans la plénitude de leur amour.

Dans **God is a Dog**, des images en couleur et noir et blanc, sonores et muettes, consignent les états de détresse d'un homme qui a peur de la solitude après une séparation amoureuse. Sous forme de lettre à l'amant disparu, le narrateur évoque aussi sa famille, avec l'impérieux besoin de retrouver racines et identité. Ses mains souvent à l'image sont également le moyen d'attester la réalité de son existence. Des ciels nuageux et majestueux invitent à la méditation, alors que des gros plans et un air d'opéra prêtent vie à une statue de marbre, dont le corps est maculé de terre, de feuilles, qui n'affectent pas pour autant sa beauté muette. Avec **Les 9 mardis**, le réalisateur s'adresse en voix off à Paul, l'ami aimé qui l'a quitté.

Véritable chant de deuil, le film thématise une plongée dans la douleur d'une sensibilité blessée. L'écran encadre souvent deux images, qui donnent à voir simultanément des mouvements, des vitesses de déplacements différentes, des détails. Ceux-ci renvoient à un esprit tourmenté qui brasse simultanément nombre de sensations et de souvenirs. Un voyage en Italie, nous apprenons trop brièvement à connaître Georgia, un hommage au père décédé, les premières dragues d'après le choc de la séparation, **Les 9 mardis** inscrit profondément dans la vie quotidienne la banalité d'une souffrance, dont Patrick Carpentier décline les rythmes intimes dans les méandres du temps qui fait son oeuvre. Son inventivité visuelle transfigure ainsi ce chagrin en un beau spectacle intimiste. (jp)